

## Arany : "Le Shakespeare de la ballade"

L'oeuvre d'Arany s'inscrit manifestement entre "la crise et l'éclatement de l'esthétique normative"<sup>1</sup> et la "modernité" hongroise<sup>2</sup> : celle-ci fait son apparition aux alentours des années 1880, tandis qu'Arany disparaît en 1882, et avec lui la dernière grande figure du courant "national-populaire" ("népi-nemzeti"), qui véhiculait encore bon nombre de valeurs de cette esthétique "normative". Toutefois, plus que sa poésie lyrique, ses oeuvres épiques, ou ses écrits théoriques et critiques, ce sont ses ballades qui nous permettent le mieux de prendre conscience de ce fait.

Ces célèbres ballades, en effet, sont le lieu d'une contradiction singulière et fort significative. Du côté de la réception, c'est-à-dire de la critique et des lecteurs hongrois, elles font l'objet d'une solide certitude: Arany fut et demeure pour beaucoup, "le Shakespeare de la ballade". A l'inverse, du côté de la production, de l'écriture, c'est-à-dire d'Arany et de ses textes, elles offrent l'aspect d'un champ clos dans lequel le poète se serait longtemps débattu, seul, pour atteindre un objectif ardemment convoité: retrouver dans la ballade savante la pureté originelle alors perdue pour lui, de la ballade populaire.

"Le Shakespeare de la ballade". Comme on le sait, c'est le critique Pál Gyulai qui lança le premier cette appréciation élogieuse, et la formule connut depuis lors un succès qui ne s'est jamais démenti. Qu'on en juge. Dezső Keresztury, l'un des biographes d'Arany, écrivait en 1937: "Quoi qu'il en soit (sous-entendu : des divergences d'appréciation dont ses ballades furent l'objet), ce jugement, qui fut émis de son vivant même, s'est transmis de génération en génération."<sup>3</sup>

Et Keresztury, non content de constater les faits, prend position à son tour en déclarant avec fermeté: "Ses ballades font véritablement de lui le maître du genre, y compris au niveau de la littérature universelle".<sup>4</sup>

Quant à l'historien de la littérature József Túróczi-Trostler, il met en relief en ces termes la fécondité du genre en Hongrie: "La poésie hongroise n'a pas eu une cette "année de la ballade", comme le classicisme allemand, mais des décades de ballades extraordinairement vivantes et productives".<sup>5</sup>

Et il caractérise ainsi la place d'Arany aux plans national et européen: "Arany fut en Europe le dernier de ces grands génies nés pour la ballade, et dans la littérature hongroise il fut le premier et le dernier, car le bon sens bourgeois n'avait pas encore étouffé en lui l'antique frémissement lié à l'expérience du tragique. En ce sens il est véritablement "le Shakespeare de la ballade" (...) La ballade hongroise commence à vivre véritablement avec lui, et c'est avec lui qu'elle prend fin."<sup>6</sup> Du côté de l'édition, les ballades d'Arany firent l'objet, de 1877 à nos jours, d'une institutionnalisation de plus en plus marquée. En 1877, en effet, Ágost Greguss, "l'inventeur" de la célèbre "définition" de la ballade ("la ballade est une tragédie qui se narre en un chant" - "A ballada tragédia dalban

elbeszélve") rassemble quinze textes sous le titre "Les ballades de János Arany". Et en 1982, ce sont trente-neuf poèmes que l'on recueille sous le même titre, dûment classés selon l'ordre chronologique qui a fini par s'imposer, et comme sacralisés par la préface d'István Sőtér qui leur est associée depuis 1957.

Enfin, si l'on jette un coup d'oeil vers l'école et l'université, on peut établir le même constat : les ballades d'Arany occupent dans les manuels une place de premier plan dans la présentation que l'on fait de l'oeuvre du poète, et même de toute la production littéraire du 19<sup>ème</sup> siècle.

D'une façon générale, la certitude qui se fait jour dans la formule emblématique de Gyulai, peut être développée comme suit : Arany est "le Shakespeare de la ballade" parce qu'on voit en lui le maître du genre, comme on voit en Shakespeare celui de la tragédie ; il l'est encore parce que ses ballades, à l'instar des drames historiques du poète anglais, révèlent en lui un patriote, un chanteur de la nation, un barde national ; et il l'est enfin parce qu'il tenta dans ses ballades, comme Shakespeare dans l'ensemble de son oeuvre, de dresser de l'homme, de ses passions et de ses travaux (au sens ancien), un tableau à valeur d'universalité.

A l'opposé, si nous nous tournons maintenant vers Arany et la création de ses ballades, la situation est toute autre.

L'homme, celui qui composa les ballades de 1847 à 1877, se présente à nous comme un être en état de quête perpétuelle d'un sol sur lequel il pourrait enfin se poser et prendre, ou reprendre, racine. Pensons tout particulièrement à son Juif errant ( *Az örök zsidó*) de 1860.

Le poète, n'est pas de ceux qui progressent sur les cimes la tête haute : loin d'être un homme de certitudes, Arany fut constamment harcelé par le doute (voir son Epilogue- *Epilógus* de 1877), et littéralement "habité" par un profond sentiment d'incomplétude. Dès l'année 1855, il écrivait à Gyulai :

"Mon talent (...) m'a toujours poussé vers l'avant, mon manque d'énergie toujours tiré vers l'arrière, et c'est ainsi que je suis devenu, comme une bonne partie de mes oeuvres, un fragment."<sup>7</sup>

L'époque, elle, n'est guère de nature à infléchir un tel tempérament poétique, une telle âme, vers une quelconque quiétude : après la vague d'espoir soulevée par les événements de 1848 et 1849, ni le compromis de 1867, ni l'évolution technologique et économique du pays, ne suffirent à lui faire oublier la répression de l'époque de Bach ou la disparition de l'ami cher, Petöfi.

Quant au genre auquel Arany s'adonne en composant ses ballades, l'engouement même qu'il connaît en Hongrie dans les années 1860 et 1870 n'est pas de bon augure : les sarcasmes par lesquels Arany accueille l'anthologie de 1860 -1861 (*Magyar balladák könyve*), et l'article de Reviczki de 1884 sur "l'épidémie de ballade" ( *A ballada-járvány*), annonce le déclin qu'il va connaître en Hongrie. Comme le soulignait Túröczy-Trostler, et comme le confirme l'abandon auquel József Kiss le voue en 1882, Arany est bien le dernier représentant de la ballade, en Hongrie tout au moins.

Toutes ces données se retrouvent traduites dans les ballades d'Arany et dans leur genèse : on y lit notamment, dans celle-ci comme dans celle-là, l'effort du poète pour redonner à la ballade cette dimension universelle que Goethe lui prêtait par ces propos : "(...)un choix de poèmes de ce genre permettait de formuler tout l'art poétique, car les éléments n'y sont pas encore séparés, mais y sont réunis comme dans un oeuf primitif et vivant, qui ne demande qu'à être couvé pour s'élever dans les airs sur des ailes d'or, comme le plus magnifique des phénomènes."<sup>8</sup>

Plus précisément, on y distingue les phases d'une lutte pour trouver en la ballade savante un terrain où le poète pourrait enfin clamer : contre moi-même, contre le temps, contre l'époque, j'ai su revivifier et restaurer cette "parole oubliée" qui me relie à nouveau aujourd'hui à mon peuple, et par delà au monde. Ou encore, pour reprendre le titre d'un beau recueil d'études consacré au poète (La certitude non-acquise -Az el nem ért bizonyosság) : en faisant d'un amas confus de fragments une oeuvre qui vaut pour tous, j'ai acquis, par mes ballades, la certitude de m'être réconcilié avec le monde.

Mais ce combat, me semble-t-il, fut un combat perdu.

Premier indice : si le titre Les ballades d'Arany nous paraît aujourd'hui aller de soi, comme Les contes de Perrault ou Les fables de la Fontaine, rien ne nous permet de dire qu'il en eût été de même pour Arany. Bien au contraire : s'il conçut le projet de composer un "cycle Hunyadi", on sait en quels termes il se plaignit de son inachèvement ; en outre, il n'a jamais réservé de sort particulier à ses Ballades, puisqu'il a choisi d'en insérer les textes, sans sous-titre et sans aucune mention spéciale, dans ses Poésies brèves (Kisebb költemények) de 1856 et dans ses Poésies complètes (Összes költemények) de 1867.

Deuxième indice, par ordre d'importance : la genèse des ballades. Elle est marquée par deux traits fortement contradictoires : la continuité, et une extrême irrégularité.

La première est perceptible à un double niveau : Arany cultivait la ballade en 1847, il la cultivait encore trente ans plus tard, en 1877. Par ailleurs, il reprend en 1877, assez systématiquement semble-t-il, des ébauches très anciennes : En décortiquant le maïs (Tengeri-hántás), Les trouble-fête (Az ünneprontók), et Duel à minuit (Éjféli párbaj) remontent aux années 1850. Il y a donc un pont solidement établi entre le présent et le lointain passé : la ballade fut un genre qui ne cessa d'occuper l'esprit d'Arany, comme elle le fit pour Goethe, qui confiait en 1830 à Eckermann : "Je les avais toutes dans la tête depuis de nombreuses années ; elles occupaient mon esprit comme des images gracieuses, de beaux rêves, qui venaient et disparaissaient, et avec lesquels mon imagination se plaisait à jouer. Je me décidais à regret, tandis qu'elles prenaient corps dans de pauvres mots maladroits, à dire adieu à ces apparitions brillantes avec lesquelles j'étais familiarisé depuis si longtemps."<sup>9</sup>

Le second trait, l'irrégularité, n'est pas moins manifeste : la production des ballades présente une plage de silence extraordinairement étendue, puisqu'elle occupe les deux tiers du processus total, de 1857 à 1877. Par ailleurs, il se trouve

que l'unique poème qui s'apparente au genre et vienne rompre ce mutisme, c'est, d'une façon hautement significative, *Le Juif errant*.

Cette dernière ballade constitue à mes yeux l'une des clefs livrant accès à l'univers complexe des textes d'Arany, mon troisième indice.

La critique hongroise a longtemps considéré ce poème comme une oeuvre purement lyrique : prenant prétexte de la fameuse rupture du vers 51 ("Pauvre juif ! ...Mon pauvre coeur." - "Szegény zsidó ! ...szegény szívem."), on voulut y voir l'expression des sentiments personnels du poète. Mais une telle lecture ne pouvait résister durablement ni à la biographie d'Arany, ni à son attachement à l'objectivité (sa fameuse "kettős tárgyiasság"). On repensa donc ce vers-clef du poème, et l'on inversa le rapport entre ses deux parties : *Le Juif errant* fut alors assimilé à un "monologue dramatique". Mais János Barta lui-même, qui proposa cette classification, avait raison de persister dans sa quête : on ne peut évacuer un lyrisme qui jaillit ainsi, d'une façon si irréprensible, si poignante, si alarmante, au beau milieu d'un récit. Il faut en percer le mystère.

Ce qui précède nous met sur la voie : vu la date du poème (1860 est l'année de l'arrivée d'Arany à Pest), vu la place qu'il occupe dans le désert des années 1857-1877, vu la forme éclatée qu'il représente, entre l'objectivité et le lyrisme, vu le thème universel qu'il développe, on peut lire aussi l'expression d'un échec. *Le Juif errant* manifeste l'acmé d'une crise qui traverse à des degrés variables la totalité des ballades d'Arany : la brisure que ce texte offre à nos regards, telle une plaie, nous engage à y déceler l'incapacité du poète à sortir vainqueur du combat dont nous avons vu l'enjeu. *Le Juif errant* n'a pas pu germer en une ballade "originelle" dont il rêvait, fort éloigné aussi de ce qu'il savait être une réussite dans le genre, comme Madame Rozgonyi (Rozgonyiné), par exemple.

Dans cette lumière, *le Juif errant* met fin à une période de relatif "bonheur" dans la pratique du genre, et nous amène à examiner la production de 1877 d'un oeil neuf.

Qu'y trouve-t-on ? Un bien étonnant mélange, au regard de la relative sérénité émanant des ballades des premières années, les années 1847-1857. Mais aussi, et contradictoirement, les signes d'une nette tendance à reprendre la voie ouverte par *le Juif errant* : la ballade savante, nous disent les textes de 1877, semble bien pouvoir être le genre le mieux à même de développer poétiquement des thèmes universels.

Le premier de ces deux aspects se dégage essentiellement de la présence fortement insolite de *Combat singulier* (Párviadal) dans le corpus, d'une part, d'autre part de la remarquable variété des formes et des procédés narratifs. On y observe en particulier un phénomène jusqu'alors inédit dans les ballades d'Arany : Le "je" désignant l'homme et le poète, fait surface à visage découvert dans *Combat singulier*, et il affleure dans *Le montreur d'images* (A kép-mutogatás).

Le second aspect se traduit par le choix des sujets et des thèmes : toutes ces dernières ballades perdent beaucoup de la dimension historique, locale, et pour tout dire hongroise, qui était presque toujours la leur dans la production des années 1847-1857. Toutes tendent, dans le sillage de *Juif errant*, à s'élever au-

dessus de la "petite patrie", de la "szűk pátria". Toutes sauf, précisément, Combat singulier et Le montreur d'images.

Combat singulier développe sous des dehors grotesques le thème qui tenait peut-être le plus au coeur d'Arany, en 1877 : le thème tragique du départ et de l'abandon, préludes à la mort de la patrie. En ce sens, ce poème constitue, avec *Le Juif errant*, une autre clef pour pénétrer dans l'intimité des ballades. Quant au *Montreur d'images*, il en est pour moi la troisième clef. Dernière ballade d'Arany, elle nous montre l'impuissance du poète à faire de la ballade savante l'égal de cette ballade originelle qui, fût-elle hongroise ou danoise<sup>10</sup> pouvait, et parfois savait être " le poème commun de presque tous les peuples d'Occident"<sup>11</sup>: en y redonnant la parole à un chanteur populaire, à un *Bänkelsänger*, et en en situant l'action dans la région de son enfance, Arany y renonce sous nos yeux à relayer la ballade populaire par la ballade savante. Testament individuel, *Le montreur d'images* peut alors également être absorbée comme le point de départ d'une plus ample réflexion sur l'histoire et la nature du genre. Dans quelle mesure ce texte marque-t-il la fin de la ballade savante ? Et dans quelle mesure l'ensemble des ballades d'Arany peuvent-elles être considérées comme le reflet même de la naissance, de l'épanouissement, de la crise, et du déclin de la ballade savante en Europe ? S'il en était ainsi, c'est plus subtilement encore, et surtout plus utilement, qu'Arany pourrait être appelé "le Shakespeare de la ballade".

## Notes:

1. Selon l'expression de Kálmán Sass, l'organisateur du colloque hungarologique qui s'est tenu à Bruxelles en Novembre 1988, et qui m'a donné l'occasion d'exposer les vues qui vont suivre.

2. Voir *gMájda* : Naissance de la modernité en Hongrie. Revue de Littérature comparée, Juillet-Septembre 1986

3. "Akár így, akár úgy : a jelző, amelyet már életében megfogalmaztak, nemzedékeken át öröklődött tovább : "Arany a ballada Shakespeare-je". Ainsi vécut János Arany (Így élt Arany János), Móra. Budapest, 1978. p. 101.

4. "A balladának valóban világirodalmi mértékkel mérve is mestere lett."

5. "A magyar költészetnek nem "balladaéve" van, mint a német klasszicizmusnak, hanem hangos és páratlanul termékeny ballada évtizedei." Littérature hongroise-Littérature mondiale (Magyar irodalom-Világirodalom) Budapest, 1961. Tome 1, p. 384.

6. "Európa utolsó s a magyar irodalom első s utolsó nagy balladatermészetű költője, akiben a polgári józanság még nem oltotta ki a tragikum élményének ősi borzongását. Ebben az értelmezésben valóban "a ballada Shakespeare-je" (...) A magyar ballada igazi élete Arannyal kezdődik s vele végződik." *ibid.* p. 395.

7. "Et pourtant, une douve secrète / me consume: l'éternel doute; / et pour prix de ma carrière / mon sang me brûle comme celui de Nessus." ( "Bárha engem titkos métely / Fölemészt : az örök kétely; / S pályám bére / Egető, mint Nessus vére.")

8. "Tehetségem (...) mindig előretolt, erényem hiánya mindig hátravetett, s így lettem, mint munkáim nagyobb része, töredék." Lettre à Pal Gyulai du 7 juin 1855.

9. "(...)liesse sich an einer Auswahl solcher Gedichte die ganze Poetik gar wohl vortragen, weil hier die Element noch nicht getrennt, sondern wie in einem lebendigen Urei zusammen sind, das nur bebrütet werden darf, um als herrlichstes Phänomen auf Goldflügeln in die Lüfte zu steigen." Notes sur la Ballade du comte exilé et revenu. Ballades de Goethe. Aubier. Ed. Montaigne 1944. p. 162.

10. "Ich hatte sie alle schon seit vielen Jahren im Kopf, sie beschäftigten meinen Geist als anmutige Bilder, als schöne Träume, die kamen und gingen, und womit die Phantasie mich spielend beglückte. Ich entschloss mich ungerne dazu, diesen mir seit so lange befreundeten glänzenden Erscheinungen ein Lebewohl zu sagen, in dem ich ihnen durch das ungenügende dürftige Wort einen Körper verlieh." Entretiens avec Eckermann, 14 mars 1830.

11. Voir sa critique des Anciennes ballades danoises (Régi dán balladák). Arany János. összes művei. XI kötet. Akadémiai Kiadó. Budapest. 1968. pp.20-25.

12. H.F. Bauer : Les ballades de Victor Hugo. Presses Modernes. Paris. 1935. p.7.

Judit Karafiáth

## Céline et la Hongrie

**Interview avec Céline dans un journal hongrois le 25 mai 1933.**

"Je suis un couillon et un salopard" - dit Céline, l'auteur du plus grand succès de librairie de cette année. La victime du prix Goncourt parle de Semmelweis, de l'ignorance systématisée et des instincts irresponsables.

Paris, mai

/De la rédaction parisienne de Pesti Napló/

L'auteur du plus grand succès de librairie de cette année est assurément Louis-Ferdinand Céline, qui "a failli" avoir le prix Goncourt avec son célèbre roman, Voyage au bout de la nuit. Qu'il se soit fait écarter par le jury du prix Goncourt, finalement décerné au roman de Guy Mazeline, Les loups, n'enlève rien à la valeur ni au succès de son livre. Si le tirage des ouvrages peut être l'étalon du succès, on peut constater que la réussite du Voyage au bout de la nuit a largement dépassé celle des Loups. En moins de six mois, le livre de Céline est arrivé à sa deux-centième édition - un chiffre presque sans précédent dans l'histoire de l'édition française. Céline, qui a remporté cet extraordinaire succès, est médecin de son état et son grand succès ne l'a pas détourné du chevet de ses malades.

Le docteur Louis Ferdinand Destouches-Céline, tel l'ours qui hiberne, en février sort la tête de sa caverne, et, sentant encore l'hiver, rentre dormir. L'unique différence entre l'ours Destouches et l'autre, c'est qu'il ne dort pas mais grogne et, de temps en temps, quitte sa caverne pour se délecter d'un peu de miel...

Depuis qu'il "a failli" obtenir le prix Goncourt, le docteur Destouches est évidemment devenu un homme célèbre. Les éditeurs recherchent ses faveurs et les journalistes ses pensées secrètes. Mais le médecin-littérateur d'un dispensaire de banlieue, avec ses manières d'ours, hausse les épaules et marmonne à l'intention des éditeurs qu'il n'a rien à publier, ou alors dans sept ans, et quant aux journalistes, il les éconduit systématiquement en bougonnant. Il ne se risque en ville qu'en cachette, quand personne ne le voit. L'autre jour ses amis l'ont rencontré dans un grand music-hall, où il s'empressait auprès de jolies danseuses... En tout bien tout honneur, il cherchait une vedette pour sa pièce. Car Céline n'est pas seulement romancier, il est également auteur dramatique...

Comme notre journal l'a déjà dit, Céline a fait sa thèse de doctorat sur Semmelweis. C'est ce sujet que j'ai voulu aborder avec lui, dans sa tanière.